Document généré le 19 avr. 2024 20:30

Sociologie et sociétés

Les leçons du choix rationnel

James B. Rule

Volume 34, numéro 1, printemps 2002

La théorie du choix rationnel *contre* les sciences sociales ? Bilan des débats contemporains

URI : https://id.erudit.org/iderudit/009745ar
DOI : https://doi.org/10.7202/009745ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rule, J. B. (2002). Les leçons du choix rationnel. *Sociologie et sociétés*, *34*(1), 51–66. https://doi.org/10.7202/009745ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les leçons du choix rationnel

JAMES B. RULE
Department of Sociology
State University of New York – Stony Brook
Stony Brook, NY 11794-4356, USA
Courriel : James.Rule@sunysb.edu

Traduction : Suzanne Mineau

L'HISTOIRE DE LA THÉORIE du choix rationnel (TCR) contient beaucoup de leçons utiles pour les sociologues férus de théories, qu'ils acceptent ou non ses affirmations en bout de ligne. Ce courant de pensée n'est-il pas l'un des plus anciens des sciences sociales ? À noter surtout qu'il s'agit d'une pensée qui a été « réfutée » par bien des contre-théories pour renaître sans cesse avec force, comme cela vient de se reproduire dans les années 1980. Cette théorie offre de nouveaux modèles cohérents de l'action sociale elle-même ainsi que des liens entre les causes de cette action et de vastes arrangements sociaux. Pour beaucoup de non-spécialistes des sciences sociales, le choix rationnel apporte sans doute une vision de l'action sociale et des structures sociales plus plausibles et plus accessibles que n'importe quelle autre doctrine sociologique. Parmi les spécialistes en sciences sociales, les partisans les plus convaincus considèrent la TCR comme la clé essentielle d'une compréhension véritable et, par conséquent, comme le seul espoir de progrès intellectuels durables et constants.

À côté de cette défense enthousiaste de la TCR, on voit surgir un rejet aussi passionné. Ne mâchons pas nos mots : ceux qui ne sont pas attirés par la TCR considèrent souvent que ses affirmations caractéristiques sont non seulement peu convaincantes, mais dénotent aussi un profond entêtement. Des sociologues qui ne s'entendent sur rien d'autre unissent spontanément leurs voix pour affirmer que la promesse d'éclair-

cissements cumulatifs faite par les partisans de la TCR n'est qu'imposture et illusion. De ce point de vue, il est possible que les propositions de la TCR ne soient pas exactes dans des situations sociales précises. Cependant, même lorsque des explications restreintes se révèlent justes, l'entreprise intellectuelle plus vaste *rate l'essentiel*. À cause de l'antipathie qu'il provoque, la TCR détourne l'attention de *ce qui compte le plus* pour la progression ultime de notre compréhension théorique. À ce niveau le plus large de notre sensibilité intellectuelle, la TCR suscite souvent chez les théoriciens des réactions comparables au rejet des implants d'organes par le corps humain.

Ce conflit intellectuel persistant est sûrement porteur d'enseignement pour tous ceux qui se préoccupent de la vitalité théorique de notre discipline. Quelles qualités font qu'une théorie est si souvent et si passionnément adoptée ou rejetée depuis les débuts de la pensée sociale et politique moderne ? Dans les pages qui suivent, je chercherai à comprendre à la fois l'attrait de la TCR pour ses admirateurs et l'insatisfaction de ses détracteurs. Ce faisant, j'espère tirer quelques leçons des difficultés auxquelles font face toutes les théories qui aspirent à offrir une vision *globale* de l'analyse sociale.

LA DOCTRINE ESSENTIELLE

Les origines de la théorie du choix rationnel remontent à Thomas Hobbes. La version moderne de cette théorie comporte trois grandes prémisses :

1. L'action humaine est essentiellement *instrumentale*, si bien que la plupart des comportements sociaux peuvent être interprétés comme des efforts pour atteindre des fins à long terme relativement durables. Pour les individus, comme pour les groupes sociaux élargis, ces fins ou ces valeurs forment des *hiérarchies* relativement stables de préférences ou d'utilités.

2. Les acteurs décident de leur conduite à l'aide de *calculs rationnels* de la ligne d'action qui, parmi d'autres, est la plus susceptible de maximiser leurs récompenses globales. L'accès de l'acteur à une information pertinente joue un rôle important dans les résultats de ces calculs.

3. Ultimement, on peut expliquer de vastes processus et arrangements sociaux, notamment des choses aussi différentes que des taux, des institutions et des pratiques, comme étant les résultats de ces calculs. Des explications convaincantes peuvent exiger une description de la deuxième, troisième ou nième conséquence (souvent non intentionnelle et non intuitive) du choix qui a été fait.

L'influence que la TCR aujourd'hui est sans doute due en grande partie au succès relatif de l'économie par rapport aux autres disciplines des sciences sociales. Beaucoup de sociologues et de politicologues sont profondément convaincus qu'en adoptant les hypothèses plutôt austères énumérées précédemment, ils peuvent reproduire les réussites « scientifiques » auxquelles les économistes doivent leur renommée.

Il vaut la peine de mentionner que les versions actuelles de la TCR minimisent dans les faits beaucoup d'idées de penseurs qui sont, depuis Hobbes, considérés par les éco-

nomistes comme leurs ancêtres intellectuels. Le modèle de Hobbes, avec son intérêt personnel durable et son calcul instrumental, se rapproche davantage de la TCR que les idées d'un Adam Smith, par exemple. Comme beaucoup d'autres utilitaristes et moralistes écossais, Smith a accordé une grande attention à la transformation, au sein d'une population, des hiérarchies des préférences qui résultait des contextes sociaux de ses luttes. Ces penseurs ne croyaient pas que les fins de l'action soient fixes ; ils pensaient plutôt que différentes situations sociales produisent des populations aux caractéristiques différentes. Vu sous cet angle, le regard particulier que la théorie jette sur les fins durables à long terme est dilué.

Beaucoup de disciples de Hobbes parmi les utilitaristes et les moralistes écossais ont refusé sa vision impitoyablement égoïste des motivations humaines. À ce propos, notons que la version actuelle de la TCR n'exclut pas carrément certaines formes d'altruisme, même si ses adeptes font preuve d'une affinité pour le moins sélective avec des opinions comme celle de Hobbes. Tant que les hiérarchies des préférences demeurent stables et que l'action est conçue pour maximiser ces utilités, les conditions essentielles du modèle sont remplies. Les utilités maximisées peuvent être aussi égoïstes que la richesse financière d'une individu sa vie durant, ou aussi altruistes que la sauvegarde des baleines. Le modèle tiendra tant que, d'après des évaluations plus ou moins rationnelles, le but à atteindre demeurera constamment des hiérarchies de préférences durables.

LES SUCCÈS DE LA TCR

Que devons-nous penser de la vision de la TCR ? Selon moi, la meilleure façon de bien saisir une théorie est de commencer par ses réalisations les plus évidentes, considérées strictement en elles-mêmes. Quels succès analytiques évidents peuvent être attribués à la TCR ?

Certains ne peuvent pas passer inaperçus. En fait, la conduite quotidienne de la vie sociale et sa description systématique sembleraient impossibles si les deux premières prémisses énoncées précédemment n'étaient pas respectées. Les individus poursuivent des fins stables en adaptant leurs actions en fonction de circonstances nouvelles et d'informations changeantes. Ils se mettent habituellement à l'abri de la pluie, à moins qu'ils puissent trouver un avantage précis à ne pas le faire. On peut prévoir qu'ils choisiront les lignes d'attente les plus courtes aux péages de l'autoroute ou à la banque ; dans l'autobus ou le train, ils s'assoiront là où il y a le moins de monde. Ils cherchent généralement à acheter à bas prix et à vendre à prix élevé. Ils semblent calculer le choix de leur emploi, de leurs amis, de leur voiture et de leur église à la lumière des récompenses perçues, et agir en fonction de ces calculs.

De façon plus abstraite, disons que nous pouvons souvent présumer que les individus, orientés aujourd'hui à des degrés divers vers l'acquisition d'argent, de statut, d'intimité ou de sainteté, seront enclins à poursuivre les mêmes hiérarchies de récompenses demain. Nous pouvons raisonnablement supposer aussi que les individus supputent différentes lignes d'action et modifient leur conduite lorsque de nouvelles stratégies

offrent de meilleures chances de donner les résultats désirés. Ainsi, lorsqu'une personne trouve de nouveaux moyens d'atteindre des fins longtemps recherchées, nous nous attendons à la voir modifier sa conduite. Ces faits sont si bien connus que nous oublions qu'ils constituent les fondements de l'ordre social. Cependant, ces régularités fondamentales contribuent beaucoup à rendre la vie sociale prévisible aux yeux des sociologues et peut-être, ce qui a encore plus de conséquences, aux yeux de tous.

Il semble donc facile de produire des exemples adaptés à un modèle aussi élémentaire du comportement humain que celui des résultats du calcul rationnel. Pourtant, un critique de la théorie du choix rationnel fait ressortir des *distorsions* systématiques dans la rationalité humaine. Voici ce qu'écrit Robert H. Frank :

> Les économistes savent bien qu'il ne serait pas rationnel, et encore moins possible, pour les consommateurs de prendre des décisions à partir d'une information complète [...] Par contre, les économistes ont été plus lents à reconnaître que nous utilisons souvent bien mal l'information que nous avons sous la main. Le problème, ce n'est pas que nous fassions des erreurs de jugement aléatoires, mais plutôt que nos erreurs de jugement soient souvent systématiques. Par exemple, lorsqu'on demande aux gens s'il est vrai qu'il y a plus de meurtres que de suicides chaque année à New York, presque tous répondent oui sans hésiter. Pourtant, il y a toujours plus de suicides (1990, p. 54).

En développant son raisonnement, Frank s'appuie beaucoup sur les études bien connues de Tversky et Kahneman (par exemple, celle de 1974). Ces recherches démontrent que les manques de rationalité ne sont pas seulement des erreurs aléatoires, mais qu'ils sont virtuellement inscrits dans le processus cognitif de l'homme.

Ces observations minent-elles la crédibilité de la théorie du choix rationnel ? Il est certain que les capacités de calcul de l'homme sont faillibles et, comme le soulignent les critiques, on peut prévoir ces failles. S'il s'agissait là des seules objections, je crois que les affirmations de la théorie demeureraient véridiques dans l'ensemble. En effet, nous garderions une vision de l'action humaine guidée par des calculs *à peu près* rationnels dans une grande diversité de situations ordinaires.

Faisons une analogie avec la vision qui est notre moyen d'orientation dans le monde physique. Nul n'ignore que certaines déformations visuelles sont inhérentes à la vision humaine. La place des objets sous l'eau apparaît différente aux yeux d'un observateur penché au-dessus de l'eau ; ou encore, une série d'images fixes semblent bouger lorsqu'elles surgissent en succession rapide, comme dans un dessin animé ou un film. On pourrait trouver beaucoup d'exemples similaires. En pratique par contre, pour expliquer comment les individus se rendent d'un endroit à l'autre pour la majorité de leurs déplacements quotidiens, nous pouvons accepter le fait que la plupart s'orientent presque tout le temps, de façon plus ou moins efficace, en calculant leurs mouvements d'après ce qu'ils voient.

Qu'en est-il du troisième principe énuméré précédemment, celui en vertu duquel les vastes processus sociaux et politiques sont des effets directs ou indirects de la rationalité humaine ? Dans ce cas-ci également, il serait difficile de nier que de nombreux exemples répondent à ce principe. Considérons les caractéristiques sociales des partenaires dans

un mariage : on voit rarement un mariage dans lequel un des partenaires est riche, bien né, aimable, beau, en santé et instruit alors que l'autre est tout le contraire. Ou bien, regardons ce qui semble une caractéristique fondamentale des collèges et universités aux États-Unis : la somme de travail attendue et obtenue des étudiants semble être directement proportionnelle au niveau de concurrence qui existe à l'admission. Des réalités sociales aussi durables semblent refléter un choix constant qui consiste à utiliser de la façon la plus satisfaisante des ressources rares, quelles qu'elles soient.

Regardons certains cas soulignés par Jon Elster :

> Dans la Chine traditionnelle, beaucoup de familles pauvres pratiquaient l'infanticide à l'égard des filles. Il en est résulté un surplus de garçons, et les nombreux jeunes hommes célibataires ont constitué un excellent bassin de recrutement pour les bandits. Les victimes du banditisme étaient surtout de grands propriétaires terriens et de riches paysans qui ne pratiquaient pas autant l'infanticide. Le rançonnement des riches fut une conséquence non intentionnelle des moyens d'autodéfense des pauvres. Lorsque les syndicats insistent sur la sécurité d'emploi pour leurs membres, ils n'ont pas à l'esprit l'intérêt des entreprises. Pourtant, une conséquence non intentionnelle de leur demande est la réduction des taux de rotation du personnel, ce qui accroît la productivité. De tels mécanismes constituent l'essence même des sciences sociales (1989, p. 97-98).

Les admirateurs du choix rationnel éprouvent une grande satisfaction à tracer ces liens non intuitifs entre de vastes réalités sociales et des calculs rationnels. Ainsi, dans *Foundations of Social Theory* (1990, p. 12), Coleman soutient, au moyen de calculs rationnels, que l'évolution de la moralité sexuelle peut être attribuable à des déséquilibres démographiques. Il cite une étude de Guttentag et Secord (1983) selon qui, pendant les périodes où il y a plus de femmes « sur le marché » pour moins d'hommes, « les normes de conduite sexuelle des femmes sont relâchées ». Comme dans les relations entre hommes et femmes, les hommes ont généralement quelque deux ans de plus, les hommes appartenant à une cohorte d'âge relativement petite bénéficient d'un « marché d'acheteurs » lorsque la cohorte des femmes de deux ans plus jeunes est importante. Selon cette analyse, de telles situations entraînent des normes permissives.

Lorsqu'elles se fondent sur des preuves convaincantes, ces explications ont un impact particulier, comme celui qu'a eu la relation établie par Durkheim entre les taux de suicide et l'intégration sociale, ou la constatation que les groupes militaires qui recevaient le moins de promotions se montraient néanmoins les plus satisfaits des possibilités de promotion. Ce qui nous impressionne dans de tels cas, c'est que, sans la théorie, on n'aurait pas soupçonné le lien entre le phénomène expliqué et le facteur explicatif. Lorsque la théorie qui révèle ce lien prétend repérer les forces fondamentales qui régissent *tous* les processus sociaux, elle devient terriblement tentante.

Y a-t-il un seul sociologue qui puisse nier qu'une grande part de l'action sociale suppose des calculs fondés sur des intérêts relativement durables, si bien que les individus modifient leurs conduites qui deviennent d'autres moyens d'atteindre les mêmes fins ? Y a-t-il un seul d'entre nous qui puisse douter que certains aspects de la structure sociale et d'autres phénomènes d'agrégation complexes dépendent de l'interaction de

ces liens rationnels ? J'espère que non parce que ces propositions me semblent faire partie d'un fonds commun de principes analytiques dans lequel tous les spécialistes des sciences sociales viennent puiser pour étayer les multiples aspects de leurs travaux. La question est de savoir quelle importance nous accordons à ces idées dans une perspective sociologique élargie.

Pour les admirateurs de la TCR, la réponse est simple : les éléments analytiques de leur méthode ne sont pas seulement des données d'information sociologique utiles. Ils relèvent plutôt d'une *réalité sociale ultime*, et ce sont des éléments essentiels dont découlent tous les autres aspects de la vie sociale. Il s'ensuit que toute proposition qui en vaut la peine peut être déduite d'une analyse appropriée de ces éléments.

Par comparaison, prenons l'utilisation de la technologie numérique pour la reproduction des sons. Tout ce qui est audible, nous dit-on, peut être reproduit grâce à l'information emmagasinée à l'aide d'une combinaison appropriée de points et de traits électroniques (ou de plus et de moins ou de un et de zéro). Ainsi, même si notre *expérience* d'une symphonie jouée sur disque compact ne ressemble en rien aux éléments numériques qui la constituent, nous admettons que l'analyse numérique et les techniques qui y sont associées ont saisi les *blocs fondamentaux de la construction* du son que nous entendons. Les déclarations les plus catégoriques à propos du choix rationnel semblent affirmer quelque chose de similaire : tous les processus et arrangements sociaux, même ceux qui semblent n'avoir rien en commun avec le calcul rationnel, peuvent en fait être « entièrement » analysés du point de vue du calcul rationnel. Cette affirmation peut sembler énorme, et elle l'est. Cependant, je doute que les partisans convaincus de la TCR acceptent de se contenter de moins.

QUELQUES CAS DIFFICILES

Ne portons pas tout de suite de jugement sur les affirmations les plus outrancières, et acceptons pour le moment que certains arrangements et résultats sociaux dignes d'attention s'expliquent par des processus mis en lumière par la TCR. Regardons plutôt certains domaines de la vie sociale que la TCR *ne réussit pas* à analyser. Dans les faits, existe-t-il d'importants processus ou problèmes sociaux qu'un observateur attentif aimerait comprendre et sur lesquels la théorie de la TCR n'apporte pas d'éclairage particulier ?

Il y en a sûrement. On pense d'abord à de nombreux processus sociaux courants aux conséquences importantes dans lesquels la poursuite calculée d'utilités durables donne lieu à des types d'action très différente, surtout à une action qui n'est pas instrumentale, mais consommatoire. Ces actions englobent toutes sortes de séquences (crises de colère ou de lubricité, accès de candeur, moments improductifs d'égocentrisme) qui sont nettement contreproductives par rapport aux fins à long terme déclarées des acteurs. Un fiancé peut éprouver une envie irrésistible de dire à son futur beau-père ce qu'il pense de ses idées politiques ou de son style de vie. Un homme d'église, déterminé à montrer à ses paroissiennes la voie spirituelle, peut succomber aux plaisirs de la chair. Un chef politique qui cherche à garder unies des coalitions hargneuses peut, sous le coup de l'exaspération, déclarer publiquement ce qu'il pense de ces alliés dont il a pourtant

besoin. Bref, nous pouvons être certains que la conduite sociale est instrumentale, sauf lorsqu'elle ne l'est pas. Par contre, les transitions d'une conduite à l'autre, et les passages intermédiaires, ne sont ni rares ni sans conséquences. Nul doute que la nécessité de les décrire et de les expliquer est une des priorités de la sociologie.

En outre, toute analyse sociologique complète se doit de reconnaître que les fins de l'action sociale prennent constamment de nouvelles formes, même en cours d'action. L'appétit vient en mangeant, dit le dicton français. Pourtant, ce qui émerge de la poursuite de préférences durables, ce n'est pas seulement le même appétit, mais aussi des inclinations nouvelles, souvent inattendues et inexplicables, qui peuvent éventuellement bouleverser les hiérarchies originales des préférences. On pourrait dire que le voyage devient la destination. Par conséquent, la distinction même entre action instrumentale et action de consommation peut être floue, comme lorsque les moyens deviennent des fins en soi ou que des fins jamais envisagées auparavant prennent une importance nouvelle. Comme le signale Gary Marx (1988), l'expérience vécue par des policiers devenus des agents doubles semble parfois transformer les hiérarchies de leurs préférences, si bien qu'ils finissent par ressembler à ceux qu'ils étaient chargés de piéger. Pour certains individus, l'expérience des risques courus en poursuivant des fins à long terme devient une fin en soi, et bien qu'ils aient été jadis des calculateurs rationnels, ils entreprennent une action qui offre peu de probabilités statistiques d'apporter un gain à long terme.

Des questions similaires surgissent dans les analyses des scrutins, domaine sur lequel la TCR a bien des choses instructives à dire. Des études ont montré que certains phénomènes importants dans un scrutin s'expliquent sous l'angle du calcul rationnel des hiérarchies de préférences durables des électeurs ; par exemple, les tiers partis sont souvent victimes du refus des électeurs de « gaspiller » leur vote. Par contre, un problème plus difficile pour la TCR est de savoir pourquoi les individus *vont voter*. Si l'action de voter est considérée comme rationnelle et instrumentale, on peut se demander pourquoi un individu prend la peine de se rendre au bureau de scrutin puisque après tout, la probabilité qu'un seul vote puisse changer les résultats est infinitésimale. Comme le soulignent Green et Shapiro (1994), étant donné qu'il est très peu probable que le vote de chacun puisse modifier les résultats dans n'importe quelle élection, nous devrions logiquement nous attendre, d'après la théorie, à ce que la participation au scrutin soit nulle. Green et Shapiro résument de la façon suivante les efforts de deux théoriciens reconnus du choix rationnel pour expliquer pourquoi, en fait, les individus vont voter :

> Riker et Ordshook [...] ont élargi le domaine de la théorie pour englober la récompense psychique de l'individu qui se rend au bureau de scrutin. Ils tiennent compte de cinq sources de satisfaction : « respecter la règle éthique de voter », « affirmer son allégeance à un système politique », « affirmer une préférence partisane », « décider [...] pour ceux qui apprécient l'acte de s'informer » et « affirmer sa propre efficacité dans le système politique » [...] (1994, p. 53).

En l'absence de preuves contraires, on peut expliquer en principe n'importe quelle action sociale en disant qu'elle est menée pour la satisfaction de consommation qu'elle

donne. De plus, presque toutes les actions de consommation, si impulsives qu'elles soient, peuvent être considérées comme instrumentales si l'analyse se fait dans une perspective suffisamment courte. On peut considérer la déclaration candide du malheureux fiancé à son futur beau-père au sujet de ses opinions politiques comme un « moyen » efficace de satisfaire sa préférence grandissante et incontrôlable pour la candeur. Par contre, le fait de recourir à une telle échappatoire passe-partout enlève à la théorie tout son intérêt. L'action entreprise pour poursuivre des préférences transitoires et contreproductives par rapport à des fins à long terme n'est rationnelle que dans un sens trivial ; la TCR n'a rien à nous apprendre là-dessus qui soit *différent* sur le plan théorique.

En présentant de telles objections, nous commençons à entrouvrir le rideau que la TCR a jeté devant de grands domaines clés de la vie sociale, c'est-à-dire devant des processus complexes et profonds au moyen desquels l'expérience sociale refaçonne les fins de l'action sociale. Pour exprimer les choses dans les termes de la TCR, on pourrait parler de processus par lesquels la poursuite de préférences déclarées modifie ou supprime les hiérarchies de ces préférences. Cependant, ce sont là des mots bien faibles pour décrire certains processus très importants que les sociologues cherchent à analyser : la montée et le déclin des mouvements charismatiques ; l'origine et la continuité du nationalisme ; les vicissitudes de la prise de conscience environnementale ; les attitudes à l'égard des droits de l'homme ; les expectatives par rapport au mariage et à la vie familiale. Toutes ces orientations mouvantes de la vie sociale représentent dans un certain sens un changement des utilités ou des préférences. Il est difficile de penser à une seule question qui n'exige pas en toute légitimité une analyse sociologique. Pourtant, la TCR ne peut guère nous aider puisque l'origine des préférences n'entre pas dans son aire d'analyse. Comme Friedman et Hechter (1988) l'ont souligné, « la théorie du choix rationnel est muette sur ce que pourraient être les préférences [des individus] et sur leur origine » (p. 202).

De telles omissions sont particulièrement graves dans des explications de la vie politique. Dans ce domaine, la TCR nous fournit une sorte de carte qui situe avec précision certaines choses, mais passe sous silence presque autant de points qu'elle en décrit. Les principes de la TCR décrivent avec justesse les nombreux processus politiques qui permettent aux acteurs d'évaluer avec soin comment telle ou telle forme d'action servira leurs intérêts ; par exemple, comment une contribution politique judicieuse donnera une réduction fiscale, ou comment l'appui accordé au candidat d'un législateur entraînera éventuellement un traitement réciproque. Cependant, pour employer les mots de Wright Mills, la TCR ne peut pas nous dire comment les individus en arrivent à *s'intéresser* à leurs *intérêts*, ou comment certains types d'intérêts font place à d'autres.

Une grande part de l'action politique englobe de la créativité, une redéfinition et une réorientation des intérêts, souvent par des processus qui ont été décrits comme de « l'entrepreneurship émotif » (Rule, 1989, p. 154). S'il n'en était pas ainsi, tous les aspects de la vie politique ressembleraient à une partie de poker, se résumant exclusi-

vement à de sobres échanges d'information entre des acteurs calmement plongés dans leurs analyses, à une série sans fin d'offres et de contre-offres réalistes visant à maximiser des buts de longue date. Pourtant, comme nous le savons tous, le processus politique consiste pour une bonne part en appels éloquents et éclairants qui visent à entraîner une modification des intérêts, en exhortations pour « montrer au monde que certains d'entre nous font encore confiance aux vertus anciennes » ou pour « laisser savoir que nous ne livrerons pas notre pays à des intérêts particuliers ».

Autre fait crucial, la TCR ne peut pas du tout nous renseigner sur *l'identification*, c'est-à-dire sur les processus qui permettent aux individus de voir que les intérêts de certains autres sont apparentés ou identiques aux leurs. La TCR peut nous dire comment des acteurs politiques influencent ou suivent les idées de leurs électeurs, par exemple sur « les intérêts des femmes ». Par contre, elle ne peut rien nous dire au sujet des processus clés qui permettent de redéfinir ou d'élaborer ces intérêts, si bien que les intérêts des femmes à un moment donné n'ont plus aucune ressemblance avec ce qu'ils deviennent par la suite. Tout homme politique qui ne tient pas compte de cette dynamique risque de graves conséquences, comme ces sénateurs américains qui, en 1991, au moment des audiences pour confirmer la nomination de Clarence Thomas à la Cour suprême, n'ont pas saisi quelles redéfinitions étaient en cause.

D'AUTRES THÉORIES QUE LA TCR

Je ne suis sûrement pas le premier à attirer l'attention sur les lacunes de la vision du monde de la TCR. Tout sociologue qui s'intéresse aux questions théoriques et qui n'est pas entièrement séduit par la TCR, a sans doute déjà créé sa propre liste des aspects de la vie sociale qui exigent notre attention, mais qui sont oubliés par la TCR.

Ce que l'on sait moins, c'est que ce processus de révision par contraste a commencé presque aussitôt après la parution de l'œuvre de Hobbes. Comme il a été dit précédemment, une grande partie des travaux d'Adam Smith ainsi que d'autres utilitaristes et moralistes écossais visait à corriger le modèle de calcul égoïste fondé sur les préférences durables qui est inscrit dans la pensée actuelle de la TCR. Ces travaux se centraient souvent sur la création de modèles pouvant reproduire avec précision les processus que l'on jugeait les plus négligés dans la vision de Hobbes. Voici ce qu'écrivait Dugald Stewart en 1828 :

> On ne peut nier que cette vision de Hobbes est contraire à l'histoire universelle de l'humanité. On a toujours connu l'homme dans un état social ; il y a même des raisons de croire que c'est dans des situations où les avantages de l'union sociale sont les plus faibles que les principes d'union placés dans son cœur par la nature fonctionnent avec le plus de force (1855, vol. 6, p. 33-34).

Pour Stewart, comme pour beaucoup de ses contemporains, la tâche des théoriciens consistait à expliquer comment des contextes sociaux différents donnaient naissance à des formes de sociabilité différentes. Tout en ne niant pas l'existence du calcul rationnel, Stewart a cherché à expliquer comment se forment et se déforment des hiérarchies de préférences communes au gré de l'expérience sociale.

En fait, parmi les fondateurs de la sociologie moderne, beaucoup de personnalités influentes ont eu le même objectif : créer des modèles qui puissent décrire ce qui faisait le plus gravement défaut dans le modèle de Hobbes. Un des grands projets intellectuels de Marx et de ses disciples a été de montrer que les modèles de rationalité et de calcul ne représentent pas, en fin de compte, une explication *générale* de la nature humaine et de l'action sociale. Ils reflètent plutôt, ont toujours affirmé les marxistes, la mentalité du capitalisme. Les marxistes ne cherchent pas à nier l'importance de la rationalité et du calcul dans des situations spécifiques. Toutefois, selon eux, pour comprendre en profondeur les rouages des changements historiques, il faut être conscient des limites de ce modèle ainsi que des frontières entre les processus régulés par la conscience capitaliste ou par d'autres logiques historiques.

Weber et Durkheim ont consacré, eux aussi, beaucoup d'efforts à l'exploration d'un territoire situé au-delà des limites du modèle de Hobbes. Un des thèmes clés de l'œuvre de Weber n'est-il pas de démontrer le caractère historique de l'action rationnelle, et de mettre en lumière sa logique par rapport aux logiques traditionnelles ou axées sur les valeurs. De son côté, Durkheim a passé sa vie à démontrer que ce qu'il appelait des modèles « économiques » ne suffisait pas à expliquer la solidarité sociale, et que sans un contrepoids social à l'intérêt personnel calculateur, la vie en société serait invivable.

Pareto a lui aussi tenté gauchement de remplir les vides laissés par les modèles d'action strictement rationnels. Célèbre comme économiste, Pareto voyait précisément dans la sociologie le domaine de l'action non rationnelle. Les véritables racines de l'action sociale, disait-il, ne sont pas des calculs à long terme de fins durables, mais une réaction à des impulsions non rationnelles suscitant des lignes de conduite qu'il nomme *résidus*. Pour Pareto, un fait fondamental de la vie sociale est l'acharnement des individus à donner des explications rationnelles à ces actions non rationnelles (« dérivations »). Le but de l'analyse sociologique est précisément de démasquer de telles explications et de montrer le rôle des forces non rationnelles dans l'action sociale.

L'approche la plus contraire au choix rationnel vient sans doute d'un courant moins connu du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle. Ses principaux tenants furent Gabriel Tarde (1843-1904), Scipio Sighele (1868-1913) et Gustave LeBon (1841-1931). Je les appelle les irrationnalistes puisque leurs théories sont précisément centrées sur la dynamique qui fait dérailler les processus enchâssés dans les modèles de la TCR. Selon les irrationnalistes, certains contextes sociaux clés, associés à la présence supposée ou réelle d'une foule, génèrent d'intenses stimuli émotifs qui entraînent une perte du contrôle du rationnel sur l'action sociale. Sous l'emprise de la mentalité de la foule, les individus sont prêts à rechercher n'importe quel intérêt présenté par d'adroits manipulateurs. Les intérêts déclarés et l'aptitude de chacun à choisir les actions qui permettent de les atteindre n'ont plus aucune influence sur le comportement.

Aujourd'hui, ces opinions sont citées surtout pour dénoncer leur teneur antidémocratique primaire. Cependant, elles ont beaucoup influencé Robert Park et, à travers lui, les analyses sociologiques subséquentes de l'opinion publique. Un élément clé de la vision de Park était le suivant : les intérêts en jeu dans les affaires publiques ne se rat-

tachent pas de façon durable aux « faits » d'une situation, mais ils sont interprétés et réinterprétés dans la communication de masse et les délibérations publiques. Ainsi, les utilités ou inutilités réelles que les individus poursuivent dans une politique environnementale, ou dans la défense des droits de l'homme ou des femmes, ne se stabilisent que par les processus interactifs de l'opinion publique. Il s'ensuit que, pour comprendre le jeu des intérêts dans l'arène de la vie publique, il faut analyser, au moins autant que les calculs à long terme, les processus qui façonnent et refaçonnent ces intérêts.

À mon avis, aucun des auteurs cités précédemment n'aurait nié *l'existence* de processus qui permettent aux acteurs calculateurs d'encadrer leur action à partir d'une évaluation rationnelle d'intérêts stables et durables. Cependant, tous se préoccupaient de décrire et d'expliquer des tranches de la vie sociale qui obéissaient à d'autres principes. Pour eux la « nouvelle » sociologique importante n'était pas la rationalité dans le sens classique où l'entendait Hobbes, mais les séquences intrigantes au cours desquelles il y a détournement, complément ou défi de la rationalité.

PLURALISME ET IMPÉRIALISME THÉORIQUES

Je pense que beaucoup d'utilisateurs des idées de la TCR ne seront pas étonnés de voir les très grands domaines de la vie sociale que cette théorie n'éclaire pas. Selon eux, il faut simplement tirer parti le plus possible des idées au moment et à l'endroit où elles s'appliquent. Voici ce que disait l'un de ces théoriciens pluralistes :

> […] dans le cas des modèles des acteurs rationnels, il ne s'agit pas de savoir s'ils sont « vrais » ou non ; il sont axiomatiquement vrais et logiquement bons si les déductions sont valides. En fait, ils entrent plutôt dans le fonds des théories du sociologue, c'est-à-dire dans la série de constructions logiques et théoriques sur lesquelles il peut s'appuyer […] (Hernes, 1992, p. 425).

Des affirmations aussi modestes ne sont pas typiques des partisans les plus en vue de la TCR qui ont plutôt adopté un ton de missionnaire. Ces défenseurs d'une version « forte » de la théorie affirment que les processus du calcul rationnel représentent en quelque sorte la réalité sociale *ultime*, les aspects les plus élémentaires, les plus fondamentaux de la vie sociale. Par exemple, le regretté James Coleman définissait le choix rationnel comme « un paradigme des sciences sociales qui promet d'instaurer entre elles une unité plus grande que celle qui a existé jusqu'à maintenant » (1989, p. 5). Dans leur forme la plus pure, de telles affirmations laissent croire que toutes les idées et réalisations des autres théories pourraient s'exprimer mieux et plus totalement dans les termes du choix rationnel.

Il est facile de citer des déclarations sur le même ton missionnaire d'autres porte-parole éminents. William Riker, par exemple, attribue « le développement inégal » des sciences naturelles et des sciences sociales au fait que ces dernières « ne sont pas fondées sur les méthodes du choix rationnel » (1990, p. 177). Les affirmations de ce genre reposent sur la conviction que l'approche propre à la théorie capte les niveaux les plus fondamentaux de la réalité sociale ou, comme le souligne un autre théoricien enthousiaste

bien connu, que les penseurs du choix rationnel adoptent « les hypothèses les moins irréalistes qu'un théoricien puisse être conduit à faire » (Moe, 1980, p. 14). Vue sous cet angle, la théorie du choix rationnel n'est pas simplement un ensemble d'outils théoriques parmi beaucoup d'autres, mais plutôt une condition de succès *sine qua non* pour les théoriciens.

Nous pouvons certainement tirer ici une importante leçon au sujet de la TCR, mais surtout au sujet du rôle d'une théorie dans la recherche sociologique. Dans presque toutes les écoles de pensée, la certitude que des modèles théoriques spécifiques captent le domaine *ultime* de la réalité sociale semble enflammer l'esprit missionnaire. Au lieu de considérer les processus du calcul rationnel simplement comme des éléments importants à garder à l'esprit, un nombre incalculable de vrais croyants en la théorie du choix rationnel ne peuvent résister à l'idée qu'il s'agit des questions *les plus fondamentales et les plus cruciales* pour les sociologues.

Il est intéressant de voir que cette conviction se reflète dans les affirmations de théoriciens qui concentrent leur attention sur des relations sociales et des processus fort différents, mais considérés comme le fondement ultime de la vie sociale. Aux yeux de ces enthousiastes, on peut admettre l'existence de hiérarchies de préférences durables et de cadres d'action fondés sur le calcul des coûts et avantages, mais ce n'est pas là l'essentiel. Les forces sociales les plus cruciales et les plus proprement sociales, celles qui ont les conséquences les plus profondes sont celles que chacun saisit de façon différente grâce à sa propre vision du monde. Par conséquent, dit Normal Denzin, qui critique le choix rationnel d'un point de vue herméneutique : « Dans des moments […] de crise existentielle, il se produit une action qui porte à conséquence, la rationalité est oubliée, le moi moral est exposé et la société, telle qu'on la vit à l'intérieur de soi, est dévoilée » (1990, p. 12). À des degrés divers, ces mêmes objections pourraient provenir des tenants d'une quantité innombrable de doctrines opposées à la TCR.

Nous retrouvons ici une caractéristique importante et fort répandue de la réalité théorique en sociologie : même lorsque les analystes s'entendent assez bien sur le fonctionnement des domaines de la vie sociale qu'ils ont délimités, des différences très profondes subsistent lorsqu'il s'agit de déterminer si ces processus précis s'adaptent à une grille théorique élargie. La chose sur laquelle les sociologues s'entendent le plus difficilement semble être celle qui importe le plus : quelle importance théorique accorder à différents *types* de processus sociaux dans une explication complète de ce qui importe et n'importe pas.

CONCLUSION

Dans notre discipline, une conception particulièrement désolante du succès d'une théorie accorde tous les honneurs aux formes de compréhension qui incarnent la *généralité* maximale (Alexander, 1982). Selon cette conception, les formulations les plus désirables sont celles qui englobent la plus grande variété de situations sociales et de processus. Dans une telle loterie théorique, je crois qu'il est certain que la TCR est condamnée à être perdante.

J'ai voulu démontrer que, depuis Hobbes, la majorité des théoriciens classiques avait cherché à créer des modèles pouvant décrire et expliquer des aspects de la vie sociale que la TCR a laissés dans l'ombre. Si l'on doit considérer ces efforts (et beaucoup d'autres récents) comme des réfutations de la TCR, cette théorie est sans doute la plus totalement réfutée de toutes. Nul doute que beaucoup n'hésiteraient pas à conclure que, dans ce cas, elle est totalement discréditée. Pour ma part, je préfère tirer la conclusion contraire : la vision de Hobbes et les réincarnations subséquentes de la TCR ont eu un énorme succès en inspirant des modèles utiles à la compréhension de situations et de processus régis par quantité d'autres principes importants. Les tensions au sein de cette panoplie de modèles concurrents, mais aussi complémentaires, nous offrent de très grandes ressources théoriques, si seulement nous savons les exploiter.

Ce raisonnement laissera évidemment insatisfaits bien des sociologues férus de théories. On devrait vraiment, diront-ils, pouvoir choisir parmi ces possibilités diverses, trouver une façon de juger quels modèles méritent le plus d'attention au centre de la scène. Cette insistance pose un défi analytique épineux. Comment pourrait-on reconnaître de façon systématique les succès d'un modèle théorique par rapport aux autres ? Ou pour poser le problème en termes abstraits : quelle mesure pourrait servir à noter l'importance des différents succès et échecs des diverses approches théoriques ?

Il y a eu un certain nombre de tentatives en ce sens. George Homans a fait un effort louable lorsqu'il a proposé de comparer la capacité explicative de diverses séries d'affirmations comparables à des lois. « Nous pouvons considérer la théorie comme un jeu, disait-il. Le gagnant est celui qui peut déduire *la plus grande variété de conclusions empiriques* à partir du plus petit nombre de propositions générales, en respectant diverses conditions données [...] » (1967, p. 27) (l'italique est de l'auteur).

Homans jugeait donc que les lois de Newton étaient de grands succès parce qu'elles expliquaient une foule de choses, comme les phases de la lune, l'accélération de la gravité, les marées, etc. Personne, je crois, ne peut manquer d'être impressionné par de telles réalisations.

Pourtant, de grands problèmes surgissent, du moins en sciences sociales, lorsqu'on tente d'appliquer la notion de *variété* telle qu'elle apparaît dans le texte de Homans. Même si elles nous impressionnent parce qu'elles peuvent générer une explication des marées, les lois de Newton ne gagnent pas en importance chaque fois que la mer monte ou descend. Il faudrait ajouter au jeu de Homans une norme permettant de reconnaître une bonne explication qualitativement distincte ; pour de telles distinctions, il est difficile de trouver des critères qui ne soient pas eux-mêmes imbriqués dans une controverse théorique.

La sensibilité extrême des sciences sociales aux contextes sociaux entraînera toujours des jugements problématiques. Il ne manque pas de preuves démontrant que la reconnaissance de l'importance d'une réalisation théorique spécifique dépend énormément de la valeur que lui donnent certains moments et certains éléments. Dans les années 1960 et 1970, dans toutes les sciences sociales, il était indispensable de décrire et d'expliquer les conflits, l'oppression, les relations de pouvoir, les tendances latentes à la

révolte ainsi que tout un éventail d'aspects de la vie sociale associés au défi lancé aux hiérarchies reconnues qui se manifestait dans l'ensemble de la société. De même, le regain de vie de la TCR dans les années 1980 et 1990 pourrait bien représenter une réaction contre la réaffirmation de la domination du capitalisme et les relations de marché en général, à la suite de l'affaiblissement et de la chute de l'URSS. Les idées associées à ces mouvements théoriques ne sont plus valides en soi (ou le sont moins) à cause de leur consonance (ou de leur absence de consonance) avec le *zeitgeist* ou l'esprit du temps. Il reste que de nouveaux contextes sociaux peuvent constamment refaçonner les évaluations courantes de nos succès théoriques et mettre au défi nos tentatives de poser des jugements sous un angle d'éternité.

Lorsque de telles évaluations sont nécessaires, j'ai soutenu dans une autre étude (1997) qu'elles doivent se fonder sur une recherche quasi historique des questions analytiques qui ont préoccupé avec le plus de persistance nos prédécesseurs, et qui sont les plus susceptibles de préoccuper nos successeurs. Cela équivaut à une injonction de transcender les préoccupations de l'heure en faveur d'une évaluation à très long terme de nos besoins analytiques.

C'est une tâche énorme. Celui qui se targue de certitude dans des recherches de ce type mérite d'être rapidement ignoré sans aucun risque. Par contre, si mon idée est prise au sérieux, nous pouvons commencer par regarder des théories qui semblent avoir rempli toute une gamme de besoins analytiques légitimes dans divers contextes historiques. En nous fondant sur ce critère, nous devrions être impressionnés par les idées du choix rationnel, et encore plus par la diversité des contre-modèles qu'elles ont suscités en réaction. ◈

RÉSUMÉ

Les trois postulats clés de la théorie du choix rationnel — que les comportements découlent de préférences stables, que les acteurs font des calculs coûts/bénéfices et que toute réalité sociale, quelque collective qu'elle puisse paraître, ne peut s'expliquer, en bout de piste, que par les calculs rationnels des individus impliqués — se voient amplement confirmés par le sens commun et par la recherche sociale. Et pourtant il existe de vastes pans de la vie sociale dont la théorie ne peut pas vraiment rendre compte, à moins de rendre la théorie tautologique et anodine. Plus spécifiquement, la théorie est incapable d'expliquer comment les gens forment leurs préférences et comment ils construisent leurs identités. À cet égard, une longue succession de théoriciens et de chercheurs, commençant avec les moralistes écossais, ont examiné en profondeur les domaines de la vie sociale qui ne sont pas conformes à la perspective hobbesienne fondée sur l'égoïsme calculateur. Il apparaît donc futile d'argumenter que la théorie du choix rationnel correspond ou ne correspond pas à l' « ultime réalité » ou de passer plus ou moins automatiquement d'un modèle à l'autre selon les besoins du moment. Il faut plutôt identifier de façon plus constructive à quelles questions chacun des différents modèles apporte des réponses satisfaisantes.

SUMMARY

All three key premises of RCT — that action is instrumental with respect to stable preferences ; that actors rationally calculate what action will produce the greatest net rewards ; and that large-scale processes are ultimately to be explained as resulting from such rational calculations by individuals — enjoy ample confirmation both in everyday life and in many successful social scientific explanations. Yet there are also vast areas of social life that can only be assimilated by RCT at the risk of trivializing the theory. Most importantly, RCT is unable to tell us anything about the formation of preferences and identification. A long succession of social thinkers and scientists, beginning with the Scottish Moralists, have emphasized and explored domains of social life that do *not* conform to Hobbes' stark vision of calculative selfishness. Instead of asserting that either kind of model faithfully represents 'ultimate reality' *or* swinging from one to the other in response to the needs of the moment, we should try to assess alternative models in view of their demonstrated contribution towards addresses the enduring question facing successive generations of social scientists, by which criterion *both* RCT and its counter-models have been quite successful.

RESUMEN

Los tres postulados claves de la teoría de la elección racional —que los comportamientos derivan de preferencias estables ; que los actores hacen cálculos costos/beneficios, y que toda realidad social, por más colectivista que pueda parecer, no puede explicarse, en fin de cuentas sino por los cálculos racionales de los individuos implications — se ven ampliamente confirmados por el sentido común y por la investigación social. Sin embargo, existen amplios campos de la vida social de los que la teoría no puede verdaderamente dar cuenta, a menos de volver la teoría tautológica y anodina. Más específicamente, la teoría es incapaz de explicar cómo la gente forma sus preferencias y cómo construye sus identidades. A este respecto, una larga sucesión de teóricos e investigadores, comenzando por los moralistas escoceses, examinaron en profundidad los dominios de la vida social que no están conformes a la perspectiva hobbesiana fundada sobre el egoísmo calculador. Aparece entonces fútil argumentar que la teoría de la elección racional corresponde o nó a la "última realidad" o pasar más o menos automáticamente de un modelo al otro según las necesidades del momento. Es necesario más bien, identificar de manera más constructiva a cuáles preguntas cada uno de los diferentes modelos aporta respuestas satisfactorias.

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDER, Jeffrey (1982), *Positivism, Presuppositions, and Current Controversies*, Berkeley, University of California Press.

COLEMAN, James S. (1990), *Foundations of Social Theory*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

COLEMAN, James S. (1989), « Editor's Introduction », *Rationality and Society*, nº 1.

DENZIN, Norman (1990), « Reading Rational Choice Theory », *Rationality and Society*, nº 2.

ELSTER, Jon (1989), *Nuts and Bolts for the Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press.

FRANK, Robert H. (1990), « Rethinking Rational Choice », in Roger FRIEDLAND et A. F. ROBERTSON (dir.), *Beyond the Marketplace*, New York, Aldine de Gruyter.

FRANK, Robert H., Thomas GILOVICH et Dennis REGAN (1993), « Does Studying Economics Inhibit Co-Operation? », *Journal of Economic Perspectives,* vol. 7, nº 2.

Friedman, Debra et Michael Hechter (1988), « The Contribution of Rational Choice Theory to Macrosociological Research », *Sociological Theory*, nº 6.

Green, Donald P. et Ian Shapiro (1994), *Pathologies of Rational Choice Theory; A Critique of Applications in Political Science*, New Haven, Yale University Press.

Guttentag, M. et P.E. Secord (1983), *Too Many Women? The Sex Ratio Question*, Beverly Hills, Sage Publications.

Hernes, Gudmund (1992), « We Are Smarter than We Think », *Rationality and Society,* nº 4.

Homans, George (1967), *Nature of Social Science*, New York, Harcourt, Brace and World.

Marx, Gary (1988), *Undercover; Police Surveillance in America*, Berkeley, University of California Press.

Moe, Terry M. (1980), *The Organization of Interests*, Chicago, University of Chicago Press.

Riker, William H. (1990), « Political Science and Rational Choice », in James Alt et Kenneth Shepsle (dir.), *Perspectives on Positive Political Economy*, Cambridge, Cambridge University Press.

Rule, James B. (1997), *Theory and Progress in Social Science*, New York, Cambridge University Press.

Rule, James B. (1989), « Rationality and Non-Rationality in Militant Collective Action », *Sociological Theory*, vol. 7, nº 2.

Stewart, Dugald (1855 [1828]), *Philosophy of the Active and Moral Powers of Man*, in W. Hamilton (dir.), *Collected Works*, Édinbourgh, Constable and Company.

Tversky, Amos et Daniel Kahneman (1974), « Judgment under Uncertainty: Heuristics and Biases », *Science*, nº 185.